

SEMEN 34

**Texte, discours, interactions.
Nouvelles épistémologies**

Coordonné par Marie-Anne PAVEAU

**Guy ACHARD-BAYLE, Emmanuelle DANBLON,
Fred DERVIN, Olivier LE DEUFF,
Marie-Anne PAVEAU, Ingrid de SAINT-GEORGES,
Céline TOURNEBISE, Maria ZAŁĘSKA**

- (1976), « On Viewing Rhetoric as Epistemic: Ten Years Later ». *Central States Speech Journal* 27, 268-286.
- Sławiński J. (1986), « Teoretycznoliterackie tematy i problemy ». In Sławiński, J. (dir.) *Wprowadzenie do badań nad konferencjami teoretycznoliterackimi*. Wrocław : Ossolineum.
- Sokal A. (2008), *Beyond the Hoax. Science, Philosophy and Culture*. Oxford : Oxford University Press.
- Sokal A. et Bricmont J. (1997), *Impostures intellectuelles*. Paris : Odile Jacob.
- Stengers I. (1987), (dir.): *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*. Paris : Éditions du Seuil.
- Toulmin S E. (1972), *Human Understanding. The Collective Use and Evolution of Concepts*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Załęska M. (2012), « Rhetoric and politics : mapping the interrelations ». In Załęska, M. (dir.) *Rhetoric and Politics : Central/Eastern European Perspectives*. Cambridge : Cambridge Scholars Publishing, 1-17.
- (2006), « Pogranicza dyscyplin: retoryka a językoznawstwo ». In Skwara, M. (dir.) *Retoryka w Polsce. Teoria i praktyka w ostatnim półwieczu*. Szczecin, Uniwersytet Szczeciński, 11-38.

Résumé

À partir de l'exemple de la rhétorique, cette contribution propose une vue d'ensemble de la question des disciplines en sciences humaines et sociales. On discute la manière dont les concepts de chaos et d'ordre permettent de construire différents modèles qui concernent les agencements disciplinaires : les pratiques prédisciplinaires, les efforts d'ordonnancement dans le cadre de la disciplinarité, la chaotisation qui résulte des interactions entre les disciplines, jusqu'au chaos caractéristique de la postdisciplinarité.

Mots-clés : Épistémologie, disciplinarité, interdisciplinarité, chaos, ordre, rhétorique.

Abstract

On the example of rhetoric the paper discusses the ways in which the « chaorder » of the knowledge(s) is conceptualized in and through the discourse. The concepts of 'chaos' and 'order' permit to construct different models which involve the relative chaos of the predisiplinary practices, the efforts of ordering within the disciplinarity, the ongoing chaotization as a result of interactions between the disciplines, till the relative chaos of the postdisciplinarity.

Keywords : Epistemology, disciplinarity, interdisciplinarity, chaos, order, rhetoric.

Ingrid de Saint-Georges
Université du Luxembourg

Nouvelles épistémologies en analyse du discours et des interactions : le paradigme de la *Mediated Discourse Analysis*

1. Introduction

Les années 1960 ont été des années marquantes dans les sciences du langage, car elles ont vu émerger tout un champ d'investigation ignoré jusqu'alors par la linguistique, le champ du « *langage en interaction* » (ou « *talk-in-interaction* » [Schegloff 1988]). À cette époque, se développent notamment l'ethnographie de la communication (Hymes 1964), la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz 1964), la sociolinguistique variationniste (Labov 1965) ou encore la théorie des actes de langage (Searle 1963). La conversation quotidienne, ses mécanismes et sa mise en scène deviennent peu à peu des objets d'étude à part entière (Garfinkel 1973 [1959], Goffman 1973 [1959]). C'est une période riche et foisonnante pour le développement de la discipline qui a laissé en héritage des théorisations solides de l'interaction (Vincent 20012 : 78).

Près de cinquante ans plus tard, les nouveaux modes d'organisation du travail, l'avènement d'internet et de la communication digitale, la mobilité des personnes dans un monde de plus en plus globalisé viennent poser aux chercheurs en linguistique des questions autrefois inédites. Celles-ci les amènent à repenser quelques fois en profondeur les cadres utilisés antérieurement. Partant de ce constat, l'objectif de cette contribution sera double. Dans un premier temps, il s'agira précisément de problématiser quelques-unes des transformations qui nous semblent être à l'œuvre aujourd'hui dans le champ de l'analyse des interactions, en mettant l'accent surtout sur des recherches conduites actuellement dans le domaine anglo-saxon. Dans un second temps, il s'agira de présenter très brièvement une approche assez peu connue en France, désignée sous le nom de *Mediated Discourse Analysis* (Scollon 1998), et qui fait des propositions originales pour faire fonctionner ces nouvelles manières de penser l'interaction à l'intérieur d'un cadre cohérent.

Au travers de cette double discussion, ce sont donc quelques orientations récentes et les nouvelles épistémologies qui en résultent que j'aimerais soumettre à l'examen.

2. Trois mutations en cours dans le champ de l'analyse des interactions

Les pionniers des travaux sur l'interaction (Vincent 2001) postulaient quelques « ingrédients » de base de ces interactions. À grands traits, on pourrait les récapituler comme suit : pour eux, l'interaction est tout d'abord avant tout une activité sociale, impliquant des tours de parole produits en alternance par des locuteurs occupant chacun certaines places et jouant certains rôles dans l'interaction. À ces rôles se rattachent des droits, mais aussi des devoirs : les rôles sont souvent l'objet de négociations et parfois de contestations. En ce qui concerne la nature des interactions, les premiers travaux se concentrent le plus souvent sur des échanges locaux, qui ont lieu en face à face, généralement entre pairs, et dans des contextes de vie quotidienne (conversations familiales ou amicales, par exemple). Ce qui conduit Goffman à définir l'interaction comme « à peu près l'influence que les individus exercent les uns sur les autres lorsqu'ils sont en présence » (Goffman 1973 [1959] : 23). Enfin, dans les situations étudiées, le langage joue en général un rôle central et prédominant.

Aujourd'hui, ce modèle classique de l'interaction continue à être une référence extrêmement forte. De nombreuses recherches sont venues l'enrichir. Plusieurs ouvertures récentes nous semblent aussi contribuer actuellement à le reconfigurer de manière significative. J'aimerais en présenter trois en particulier : 1) l'ouverture à la multimodalité, 2) l'ouverture à l'histoire et 3) l'ouverture à la corporéité.

2.1. L'ouverture à la multimodalité

Une première ouverture à laquelle on assiste aujourd'hui concerne ce qu'on appelle parfois le développement des approches multimodales du discours. Un certain nombre de chercheurs contemporains considère qu'il est particulièrement difficile de continuer à étudier les interactions en se concentrant uniquement sur l'analyse des énoncés verbaux dans les échanges. Depuis le milieu des années 1990s, ils proposent de s'intéresser de plus près aux autres modalités intervenant dans les processus de communication : les gestes, les regards, l'espace, l'architecture de l'environnement, les objets, etc. Pour bien comprendre les enjeux de cette proposition, il n'est pas inutile de faire un bref retour en arrière.

Scollon et Scollon (2009) notent que les préoccupations des chercheurs pour ce qu'on appelle traditionnellement les dimensions « non verbales » ou « paraverbales » de l'interaction ne datent pas d'hier. Ils décrivent comment, dans les années cinquante, par exemple, au moins trois ouvrages clés abordent déjà les interrelations entre le langage et d'autres modes de communication : l'ouvrage de Pike (1954) intitulé *Language in relation to a*

unified theory of the structure of human behavior, celui de Ruesch et Kees (1954), *Nonverbal communication : notes on the visual perception of human relations*, et le classique de E. T. Hall (1959), *The Silent Language*. Scollon & Scollon (2009 : 172-175) précisent que c'est aussi l'époque où, à l'Université de Stanford, la psychiatre Frieda Fromm-Reichmann coopte des collègues issus de différentes disciplines pour étudier son travail de psychologue *in situ* et les invite à se pencher sur des entretiens filmés des séances thérapeutiques qu'elle conduit avec ses patients. Le projet est intitulé « *The Natural History of an Interview* » et a comme ambition d'étudier le comportement de la psychiatre, de la même manière qu'un éthologiste pourrait étudier le comportement de l'animal dans son biotope naturel. Parmi les collègues invités à participer au projet, on trouve notamment des personnalités comme Bateson, Birdwhistell ou Goffman lui-même. Ces chercheurs, de par leurs orientations disciplinaires, n'ont pas au départ un intérêt particulier pour l'analyse du langage (sa grammaire, sa syntaxe, etc.), mais s'intéressent davantage aux dimensions de la communication qu'ils jugent communes à tous les mammifères (rythmes, expressions faciales, occupation de l'espace, etc.). Néanmoins, dès le départ le langage va prendre une place centrale dans le projet, et cela pour deux raisons. La première, c'est que même si les chercheurs abordent la communication plutôt en éthologues qu'en linguistes, le corpus qu'ils observent—des séances de thérapie—est un corpus où le langage occupe une place dominante. Comme le notent encore Scollon & Scollon (p. 173), les chercheurs auraient pu analyser toutes sortes de situations (un match de foot ou la préparation d'un repas), mais le fait de se concentrer sur un entretien va mettre le verbal au centre de la recherche. L'autre phénomène est plutôt lié à l'atmosphère intellectuelle de l'époque : la linguistique est en plein essor dans les années 1950 et son modèle structuraliste est adopté dans presque toutes les sciences sociales. Une conséquence de cela c'est que même lorsque les chercheurs s'attellent à décrire les comportements, ils le font dans des catégories d'analyse empruntées à la linguistique, découpant par exemple les gestes en *kinèmes* ou *kinémorphèmes* et cherchent à découvrir les règles de compositions de ces unités de différentes tailles (Birdwhistell 1970).

Quelques années plus tard, le *Zeitgeist* a changé. Les approches structuralistes ont cessé d'être à la mode. Les linguistes sont descendus également sur de nouveaux terrains, souvent technologiquement plus complexes. L'analyse de la communication sur des chantiers (de Saint-Georges 2004), dans le cockpit d'un avion (Nevile 2005), dans des centres d'appel (Whalen, Whalen & Henderson 2002), et dans toutes sortes d'autres contextes professionnels a permis de mettre en évidence les liens étroits qui

existent entre les énoncés et les réalités matérielles qu'ils indexent. Le développement de la communication digitale donne par ailleurs naissance à de nouveaux « genres » de texte. Ceux-ci combinent matériau vidéo, texte, son, images, etc. et ces formes inédites de discours invitent à se doter de nouveaux outils pour les étudier. Sous l'effet de ces transformations et d'autres, il nous semble qu'on peut constater aujourd'hui deux phénomènes. Tout d'abord, tous les grands paradigmes de la sociolinguistique actuelle—analyse conversationnelle (Mondada 2004 ; Goodwin 2000), analyse critique du discours et sémiotique sociale (Kress 2012 ; Kress & Van Leeuwen 2001), sociolinguistique interactionnelle (Norris 2004) —développent aujourd'hui un volet « multimodal » et élaborent des théorisations parfois très pointues sur les différents modes qui peuvent être mobilisés dans les corpus étudiés. Ensuite, contrairement aux travaux des années 1950, ce ne sont plus les sciences du langage qui servent de modèles pour analyser ces modes de signification. Chaque modalité est à présent étudiée pour elle-même en tentant de comprendre ce qui en fait les spécificités propres et la démarque du système linguistique (e.g. Kress & Van Leeuwen 1996). Ces recherches contemporaines contribuent ainsi à une profonde reconfiguration des manières de penser la dimension « non verbale » des interactions (pour une synthèse, voir de Saint-Georges 2008) qui n'a plus grand chose à voir avec les travaux principes des années 50.

2.2. L'ouverture à l'histoire

Une seconde ouverture qui semble perceptible aujourd'hui correspond à une prise en compte croissante de l'« histoire » dans les approches interactionnelles. Pour illustrer ce point, je commencerai par reprendre ici très largement un argumentaire développé par Blommaert (2010 : 2-4).

Dans le champ de l'analyse des interactions, il n'est pas rare que les chercheurs adoptent une démarche ethnographique pour récolter leur matériau et construire leur corpus. Dans cette démarche, le chercheur typiquement passe du temps sur un terrain, observe un enchaînement de scènes dans le temps et quitte le terrain avec une collection de « textes » de différente nature : des notes ethnographiques prises durant les observations, des enregistrements audio ou vidéos documentant les activités des acteurs, etc. La particularité de ces données brutes est qu'elles résultent d'échanges intersubjectifs concrets et réels, ayant pris place dans un espace-temps spécifique (avec un « amont » et un « aval » à l'échange).

Cependant, lorsque le chercheur retourne chez lui et prépare les textes qu'il présentera à ses pairs, une transformation se produit. Il sélectionne des extraits (souvent très courts, de l'ordre de quelques secondes ou quelques minutes). Il résume à grands traits le contexte (choisissant souvent les

déterminants contextuels les plus congruents avec son analyse pour en faire comprendre les enjeux à autrui). Et à partir de ces extraits, il réalise la plupart du temps une montée en généralisation, donnant à voir la portée de son analyse au-delà du cas spécifique étudié. Dans ce mouvement analytique, comme le note encore Blommaert (p. 3), quelque chose est irrémédiablement abandonné : l'expérience vécue dans sa dynamique processuelle. Éluder ce qui est de l'ordre du temps réel et isoler des moments du flux dans lequel ils s'inscrivent présente toutefois un danger : cette opération risque de convertir des phénomènes dynamiques, contextuels, mobiles en objets permanents et peut amener à glisser alors vers des formes d'essentialisme (p. 4).

Pour Blommaert et pour d'autres, une façon d'échapper à ce piège consiste à réintroduire l'histoire comme catégorie d'analyse (Blommaert 2010 : 4 ; Wodak 2001). Il s'agit de s'intéresser aux interactions et aux situations non plus telles qu'elles se présentent dans le *hic et nunc*, mais aussi de tenter de retracer comment elles sont advenues, de déterminer quels liens elles entretiennent avec d'autres situations passées ou à venir. Il convient également de ne pas couper l'analyse des interactions de celle des conditions sociales, historiques et culturelles qui les ont rendues possibles. Un certain nombre de travaux explorent aujourd'hui cette dimension processuelle et historique qui pose de nombreux problèmes méthodologiques et théoriques. Trois tendances se dessinent.

La première tendance consiste à s'ouvrir à l'analyse de « corpus longs ». Plutôt que d'enregistrer, par exemple, une conversation unique pour en faire l'analyse, les chercheurs construisent des corpus capturant une succession d'échanges dans le temps, impliquant par exemple les mêmes personnes prises dans des configurations variées sur plusieurs jours, semaines, mois ou années (Wortham 2006 ; Gordon 2006 ; Duc 2012). De tels corpus permettent entre autres d'analyser les postures identitaires des personnes (changent-elles dans différents contextes ?), les relations entre les individus (leurs alignements sont-ils stables dans le temps ?), ou le développement de leurs compétences (de Saint-Georges & Filliettaz 2008). Ces chercheurs placent au centre de leurs observations les processus de « résémiotisations » qui s'opèrent d'une situation à l'autre (Iedema 2003 ; Filliettaz, de Saint-Georges & Duc 2010).

La seconde tendance s'ancre dans la psychologie socioculturelle et néovygotskienne et invite à porter attention aux différents « outils culturels » (Wertsch 1991) qui médiatisent l'interaction. Les chercheurs postulent ici que chaque moment d'interaction implique toutes sortes de médiations. Répondre sur un forum par exemple requiert non seulement une certaine interface digitale, mais aussi le choix d'une langue, d'un genre de

discours, un ordinateur, etc. Chacune de ces médiations (techniques, sociales ou représentationnelles) est le produit d'une histoire qui en a façonné la forme et les usages. Pour chaque médiation, c'est donc un peu de cette histoire qui traverse l'interaction et dont les locuteurs vont devoir tenir compte pour accomplir leurs objectifs dans l'échange.

La troisième tendance consiste à explorer comment des réalités éloignées dans l'espace ou dans le temps sont indexées dans des interactions locales. Les chercheurs qui développent cette perspective s'inspirent du champ de la géographie culturelle et s'inscrivent plutôt dans les « globalisation studies ». Les phénomènes qui les intéressent au premier chef sont les phénomènes de migration et de mobilité et la manière dont des ressources « non locales » (par exemple avoir appris le Swahili ou le kinyarwanda) interviennent dans des situations locales (obtenir le statut de réfugié lors d'un entretien avec les services compétents en Angleterre [Blommaert 2009]). Les chercheurs qui travaillent dans ce cadre considèrent les interactions comme des sortes de millefeuilles. Des processus relevant de plusieurs échelles de temps s'y trouvent agrégés (les biographies des personnes, les cadres légaux, les pratiques institutionnelles des services de l'immigration, l'histoire des conflits régionaux dans le monde, le déroulement séquentiel de l'échange, etc.). En s'interrogeant sur les manières dont les réalités extérieures sont indexées dans à l'échange, ces chercheurs visent à mieux comprendre les effets des situations géopolitiques sur les acteurs et leurs interactions (Collins, Slembrouck & Baynham 2009).

2.3. L'ouverture à l'expérience corporelle

La troisième ouverture est peut-être la plus récente et la moins bien théorisée. Elle concerne la place du corps et des expériences vécues dans les approches interactionnelles. Traditionnellement, deux manières de traiter la dimension corporelle ont été principalement avancées dans cette discipline. Tout d'abord, les chercheurs ont souligné depuis longtemps que pour qu'il y ait communication, les locuteurs devaient être « engagés » dans l'échange (Gumperz 1982). Ils ont souligné que cet engagement n'était pas uniquement verbal, mais reposait en fait sur tout un système de signalisation corporel : l'orientation du corps, la direction du regard, l'adaptation de l'intensité vocale, les signaux d'écoute (hochements de tête, vocalisation, gestes de pointage, etc.) (Goodwin 2000). Des expériences ont montré que si ces signaux corporels venaient à manquer, cela pouvait générer une désorganisation du comportement des locuteurs. À l'inverse, lorsque tout se passait bien dans l'interaction, les participants semblaient danser une chorégraphie parfaitement synchronisée, ajustant spontanément leurs postures, mimiques, registres de langue, style, etc. à ceux de leur partenaire.

L'autre contexte dans lequel la question du corps est parfois évoquée est en relation avec la notion de « rôle ». Cette notion est issue des travaux de Goffman (1973 [59]), qui propose l'idée que l'interaction fonctionnerait comme une sorte de représentation, mettant en scène des acteurs qui « endosseront » certains rôles dans la situation (médecin/patient dans un cabinet médical ; professeur/élève dans une salle de classe). Pour Goffman, la tenue de ces rôles implique de savoir maintenir une certaine ligne de conduite. Par exemple, la légitimité du rôle de médecin se donne à voir sur le plan langagier par l'aptitude à manier certains répertoires ou registres. Sur le plan des comportements, elle se manifeste par la faculté à produire certaines sortes d'actions (faire une anamnèse, ausculter un patient), à manipuler certains types d'outils et d'artefacts (le stéthoscope, le tensiomètre) et à occuper certains endroits de l'espace (c'est généralement le docteur qui se penche sur le patient alors que l'inverse), etc.

Ces recherches laissent cependant dans l'ombre d'autres sortes de questions. Par exemple, comment les individus viennent-ils à agir et à discourir selon les rôles attendus ? Qu'est-ce qui leur permet dans une situation de juger de la « justesse » de ce qui est en train de se passer ? Sur la manière dont s'acquièrent et s'incorporent des « pratiques sémiotiques » autres que le langage, la littérature est étonnamment peu diserte, que ce soit dans le champ de la linguistique appliquée, dans celui de la sociologie, ou des sciences de l'éducation (Blommaert 2010 : 6 ; Kress, à paraître). En fait, les travaux sur l'interaction se sont toujours intéressés aux « représentations » et aux « significations », mais ont presque toujours majoritairement ancré ces représentations et ces significations du côté de l'« esprit » et de la « parole » (Atkinson 2010). Des travaux proposent aujourd'hui d'aborder au contraire l'analyse sociale du langage en portant davantage attention au bagage d'expérience des individus tels qu'il est ancré dans leur corps. Ils insistent pour dire que dans l'interaction ce ne sont pas avant tout des esprits qui se rencontrent, mais des corps façonnés par l'accumulation d'expériences vécues et que ces expériences vécues jouent un rôle dans l'interprétation et la construction du sens des énoncés.

Par exemple (reproduit de Blommaert 2010 : 6), un enseignant peut entrer dans une classe et y faire son travail parce qu'il a accumulé au cours de sa trajectoire biographique une série d'expériences. Il a fait régulièrement l'expérience kinesthésique de parler en public qui lui a permis de savoir comment placer sa voix et moduler ses intonations. Il s'est accoutumé au bâtiment dans lequel il travaille, au temps qu'il faut pour aller de la salle de classe à la photocopieuse et a appris à gérer le fonctionnement récalcitrant de celle-ci. Sa familiarité avec le curriculum lui permet de mesurer le rythme à tenir dans le déroulement de la matière pour finir les

révisions à temps pour le test de fin de semestre. Il a acquis par ailleurs certaines manières de poser des questions, de donner des explications, de réguler les comportements des élèves dans la classe, etc. Toutes ces « habiletés » (*skills*) lui permettent d'organiser professionnellement son travail. La maîtrise de ces compétences est le fruit d'un long processus d'apprentissage. Certaines compétences ont été développées dans un cadre formel, d'autres sur le tas. Certains apprentissages sont récents, d'autres plus anciens. Certains sont durables et d'autres plus transitoires. C'est la somme de toutes ces expériences accumulées qui permet à l'enseignant d'entrer dans la classe et de donner son cours de la manière attendue pour un professionnel, et d'être reconnu par autrui comme tel (Blommaert 2010 : 6).

Peu de recherches finalement se sont intéressées jusqu'à présent au rôle de cette expérience vécue dans l'interaction et à la manière dont acquérir des pratiques donne accès à des significations sociales partagées avec ceux qui ont une expérience similaire. Aujourd'hui, c'est plutôt du côté des recherches dans le champ de la formation professionnelle à des métiers techniques (Marchand 2008; de Saint-Georges 2010), dans le champ des approches critiques et socioculturelles du corps en danse et dans les pratiques artistiques (Fortin 2010), ou dans celui des « material cultures » (Julien & Rosselin 2005) que l'on peut sans doute trouver des nouvelles pistes pour aborder ces questions. Dans le champ des pratiques artistiques par exemple, des réflexions importantes sont en cours concernant la manière dont les identités sont encodées dans nos corps. Par ricochet, ces travaux s'interrogent aussi sur la manière dont des pratiques somatiques alternatives peuvent parfois avoir un effet transformateur lorsque ces identités sont devenues pesantes, en ouvrant de nouveaux espaces de liberté et en faisant accéder à de nouveaux processus de conscience (Fortin, Vieira, & Tremblay 2010 : 119-120). Le champ des cultures matérielles a quant à lui beaucoup à dire sur les mécanismes par lesquels les outils et les technologies viennent à faire partie intégrante de l'équipement « social de base » de l'individu, et donc deviennent avec le temps aussi des formes d'extension de soi (Julien & Warnier 1999 ; Julien & Rosselin 2006) transformatrices d'identités, de perceptions et de représentations. Peu de ces travaux cependant connectent leurs réflexions avec une analyse du rôle des interactions dans l'incorporation de ces pratiques matérielles ou somatiques et du chemin reste à faire pour comprendre ces processus.

Les trois ouvertures que je viens d'évoquer ouvrent chacune assurément des pistes prometteuses pour penser un peu différemment l'interaction. Mais il semble aussi intéressant de voir comment elles peuvent s'articuler et être tenues ensemble. À mon sens, une approche récente tente

ce pari, et ce faisant renouvelle de manière stimulante les cadres de l'analyse de l'interaction et du discours. Il s'agit de la *Mediated Discourse Theory*, une approche praxéologique du discours récemment développée aux Etats-Unis. La suite de cet article dépliera quelques notions clés de cette approche pour tenter de montrer comment elle amène de nouvelles formes de questionnements et de conceptualisations.

3. La Mediated Discourse Theory

La Mediated Discourse Analysis (ci-après MDA) est une approche développée vers le milieu des années 1990 par l'anthropologue et linguiste Ron Scollon (Scollon 1998, 2001a, b ; Norris & Jones, 2005). Cette approche ne se pense pas comme une « école », ou une théorie, mais plutôt comme une « métaméthodologie » (Hult 2010 : 10). Ce terme renvoie à l'idée que la MDA agrège de manière flexible différents outils empruntés à des traditions bien établies comme la sociolinguistique interactionnelle, l'ethnographie de la communication, l'analyse critique du discours, les théories de l'activité, l'analyse multimodale du discours, la géographie culturelle, etc. Cette approche s'intéresse en effet de manière prioritaire à des questions sociales et considère que puisque ces questions sont toujours complexes, il est limitant de s'en tenir a priori à une seule perspective pour les aborder. Les différentes traditions mobilisées le sont donc parce que chacune illumine d'une façon singulière l'analyse des pratiques sociales.

3.1. Concepts clés

Les approches classiques de l'interaction ou de l'analyse du discours portent attention entre autres à la manière dont les textes sont construits et aux significations qui en découlent. Par rapport à celles-ci, la MDA prend le parti de poser une autre question : « *comment déterminons-nous en première instance quels textes ou quelles conversations valent la peine d'être étudiés ?* » (Jones 2012 : 32). Elle part du principe que dans la vie quotidienne nous sommes littéralement immersés dans un bain de discours. Le simple événement d'aller boire un café avec quelqu'un, par exemple, implique une multitude de discours et de textes (Scollon 2001a : 1-8) : la conversation entre les deux amis, les échanges avec le serveur, la liste des consommations, l'affichage stipulant l'interdiction de vendre de l'alcool aux mineurs, le taux de calorie affiché sur les sucreries, les cépages décrits sur l'étiquette de la bouteille de vin, le logo sur les serviettes, sans compter des discours moins visibles comme les SMS échangés par les amis pour organiser la rencontre ou les bons de commande qui ont servi à l'achat des bouteilles. Dans une telle situation, note Jones (2012 : 32), la question la plus cruciale pour l'analyste est de se demander par où il va commencer et

quels textes ou énoncés il va choisir d'examiner. La plupart du temps, la réponse du chercheur est assez égocentrale. Un spécialiste de l'analyse conversationnelle par exemple va peut-être s'intéresser au déroulement séquentiel de la conversation entre les deux amis. Un expert des médias analysera peut-être l'éditorial du journal posé sur la table. Celui intéressé par les interactions de service examinera les rôles endossés par les participants (clients-serveur) et les modalités de l'accomplissement de l'action conjointe de payer sa consommation. Tous ces points de vue sont évidemment légitimes et permettent de glaner toutes sortes d'informations sur la structuration des conversations informelles, le discours journalistique, les négociations ou les actes de langage, etc. Par contre, ce qui échappe peut-être à l'analyse c'est la compréhension de la pratique sociale de « prendre un verre » et de ce qu'elle signifie pour les participants impliqués. Et cette pratique sera bien sûr différente selon qu'on est le patron du café, le serveur, le client, ou le vendeur de rose qui essaie discrètement de placer sa marchandise.

La MDA renverse donc les propositions traditionnelles : plutôt que de partir des discours et des textes et de se demander ce que les locuteurs peuvent accomplir comme action et construire comme significations avec ces discours et ces textes, elle propose de partir de l'action et de se demander quel (s) rôle (s) les discours jouent dans ces actions, comment ils y figurent (Scollon 2001a). Cette posture vise à proposer « un remède théorique contre des approches discursives qui opéreraient sans référence aux pratiques sociales d'une part, et d'autres part, contre des théories sociales qui opéreraient sans référence à l'analyse du discours » (Scollon 2001a : 1). Cette posture a au moins deux avantages : d'abord, elle permet d'éviter la présupposition que l'on peut comprendre la signification d'un texte en se bornant à étudier celui-ci (Jones & Norris 2005 : 9). Ensuite, elle permet aussi d'éviter de supposer d'avance que le discours est toujours l'élément sémiotique le plus crucial dans une situation. Dans le cas du verre entre amis, par exemple, le journal qui traîne sur la table ne remplira peut-être jamais sa fonction d'information s'il est utilisé pour emballer les roses, et c'est peut-être la lumière tamisée et le goût du vin qui seront les modes sémiotiques les plus importants pour que naissent entre les participants les prémisses d'une conversation amoureuse.

Dans ce contexte, l'unité d'analyse de la MDA n'est pas conséquent ni l'énoncé, ou l'acte de langage, ou la paire adjacente, ou la conversation prise dans son ensemble, mais l'*action médiée* (« mediated action » Wertsch 1991), déjà évoquée plus haut, c'est-à-dire le point où l'individu s'engage dans l'action au moyen d'*« outils culturels* ». Ces moyens peuvent être d'ordre technique (le tire-bouchon, la caisse enregistreuse) ou

représentationnel (les énoncés choisis, les contours intonatifs ou le dessin griffonné sur la table). Ces médiations sont appelées « outils culturels », car elles sont le produit d'une histoire au sein d'une communauté donnée. Elles ont la particularité à la fois de faciliter sous certains angles l'action, et sous d'autres de la contraindre et de la limiter (un tire-bouchon fait un piètre outil pour griffonner un petit dessin mais un artefact parfait pour ouvrir la bouteille ou se gratter la peau lorsqu'un bras plâtré démange). Pour être utile, l'acteur doit par ailleurs avoir internalisé l'usage de l'objet. Il y a donc un rapport dialectique entre l'outil et l'agent qui l'utilise.

Sur le plan ontologique, le choix de l'action médiée comme unité d'analyse est également une manière de se focaliser sur une entité qui n'est ni l'individu (dimension cognitive), ni le groupe ou l'institution (dimension sociale), ni les objets, les artefacts ou les moyens médiatisant (dimensions matérielles et représentationnelles), mais sur le point où ces différentes dimensions se rencontrent pour rendre l'action possible (Scollon 2005 : 20). Ce point de concours entre ces différentes entités est habituellement appelé « *site of engagement* » dans la terminologie de la MDA, un terme qu'on pourrait traduire par « site de mise en jeu », « espace d'implication » ou « lieu d'engagement de l'action ».

La MDA résiste aussi à l'idée de parler de « catégories d'action ». Les actions étudiées sont toujours des actions singulières, en temps réel, irréversibles. L'action de tendre 2 euros aujourd'hui à la boulangerie pour payer mon croissant n'est de ce point de vue pas identiquement la même que celle que j'effectuerai demain à la même heure, même si c'est dans la même boulangerie. Peut-être que mon humeur sera différente, que la vendeuse aura changé, que mes raisons d'agir seront différentes, que d'autres clients seront présents, que les échanges varieront, etc. Pour la MDA, ces éléments ne sont pas le « contexte » de l'action ou du discours, qui existerait de manière neutre en dehors de celui-ci. Ce qui est intéressant au contraire c'est de déréfier la notion de contexte, et de déplier à la place le maillage des pratiques (le *nexus of practice*) qui rend l'action observée possible.

De la même façon, le terme « pratique » est entendu aussi de manière beaucoup plus minimaliste qu'il ne l'est habituellement dans les théories sociales ou sociologiques. Par exemple, la MDA ne portera pas son attention sur le « nationalisme » comme pratique sociale, mais plutôt sur la myriade d'actions locales qui en viennent à constituer, sur le temps long, une attitude nationaliste pour un individu donné dans une communauté particulière. Par exemple, aux Etats-Unis, la pratique de poser la main sur le cœur, de se tenir debout, de prêter le serment d'allégeance chaque matin devant le drapeau en classe sera reconnue par les Américains comme un

ensemble conventionnel d'actions et de discours signalant l'appartenance à la nation. Chacun de nous répète ainsi au cours de son existence certaines sortes d'action et d'énoncés qui en viennent à faire partie de son répertoire. La manière dont nous réalisons ces actions en dit généralement long sur notre identité et sur les communautés que nous avons fréquentées. La MDA ne se concentre donc pas sur la façon dont un texte ou un discours exprime une idéologie, mais plutôt sur la manière dont les textes et les discours participent à créer et à maintenir les pratiques qui finiront par exercer un contrôle sur les personnes qui les accomplissent (voir aussi à ce propos S Scollon 2001).

Au-delà de ces propositions théoriques très brièvement présentées, la MDA propose aussi sur le plan méthodologique une manière d'articuler les différentes ouvertures que nous avons évoquées dans ce texte (ouverture à la multimodalité, la corporéité, et l'histoire). Examinons pour finir brièvement de quelle manière.

3.2. Les relations entre multimodalité, corporéité et histoire revisitées

Partir de l'action médiée ou des pratiques sociales définies aussi étroitement que nous l'avons fait ici peut paraître un point de départ assez limité pour aborder des questions sociales complexes (Jones & Norris 2005 ; Scollon 2008 : 11). L'idée cependant avancée par les chercheurs en MDA est que cette unité d'analyse est peut-être plus significative qu'elle peut paraître de prime abord, car au fond chaque moment d'action est traversé par des discours sociaux. Pour pouvoir étudier ces discours sociaux, la MDA invite l'analyste à mettre à plat trois entités matérielles constitutives de toute action médiée : le « corps historique » (*historical body*), l'« ordre de l'interaction » (*the interaction order*), et les « discours en place » (*discourses in place*) porteurs de ces discours (S Scollon & de Saint-Georges 2011).

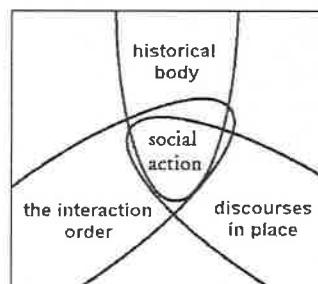


Fig. 1 : Les entités constitutives de l'action médiée
(repris de Scollon et Scollon 2004 : 154)

Aborder le « corps historique » (une notion inspirée du philosophe japonais Nishida [1958], proche de la notion d'*habitus* [Bourdieu 1972]) consiste à s'intéresser à la somme des expériences vécues par un individu et aux pratiques incorporées qui vont le rendre capable de réaliser telle ou telle action avec plus ou moins de dextérité. Par exemple, telle personne écrase automatiquement sans y prêter attention la fourmi qui se promène sur son bureau. Telle autre aide la coccinelle à grimper sur une feuille de papier pour l'approcher ensuite de la fenêtre et la laisser s'envoler. Que la personne adopte la première façon de faire pendant des années, puis décide de changer de pratique, chacune de ces manières de faire s'inscrit dans des réseaux d'action spécifique et révèle des formes d'idéologies incorporées. Analyser la matérialité du corps revient donc à s'intéresser aux pratiques qui régulent ces corps et aux idéologies qui les façonnent.

L'*ordre de l'interaction* est une notion empruntée à Goffman (1971) qui fait référence à la structuration des relations sociales entre différentes personnes présentes dans un espace. Scollon (2008 : 19) propose d'étudier cette configuration dans laquelle l'interaction se produit, car elle est elle-même porteuse de significations. Par exemple, lire à voix haute un texte critiquant de nouvelles régulations en matière d'écologie n'a pas la même signification selon que je lis ce texte toute seule à mon bureau, que je le prononce devant des caméras de télévision au Journal de 20 h, ou que je l'énonce lors d'un meeting d'activistes partageant avec moi le même point de vue sur l'écologie (Scollon 2008 : 19). L'analyse de l'ordre de l'interaction permet de comprendre les rapports (notamment de collusion ou de pouvoir) entre les acteurs qui restent invisibles si on se limite à une analyse et une interprétation immanente du texte.

La troisième proposition est d'examiner ce que les Scollons appellent les *discours en place* (Scollon & Scollon 2003). La notion renvoie à l'ensemble complexe des textes et des discours présent dans la situation, ainsi qu'aux médiations disponibles au moment de réaliser l'action : à quels textes ou médiations les acteurs prêtent-ils attention ? Quels textes ou médiations sont ignorés ou laissés de côté ? Le rôle de l'analyste n'est pas ici de dresser un inventaire de tous les discours qui s'agrègent dans un espace, mais plutôt d'identifier ceux qui semblent facilitateurs ou inhibiteurs pour l'action sur laquelle porte l'attention de l'analyste.

La particularité de ces trois entités est de n'être pas statiques, mais historiques : l'individu accumule des expériences au cours de sa trajectoire biographique ; des interactions sont initiées ou concluent et se reconfigurent dans le temps ; et au fur et à mesure que de nouveaux discours circulent ou de nouvelles technologies voient le jour, ce sont aussi les pratiques qui se transforment. Le rôle de l'analyste est de cartographier les points où ces

différentes trajectoires se rencontrent, car ce sont généralement ces points de jonction qui sont le lieu des transformations personnelles ou sociales.

4. Discussion conclusive : nouvelles épistémologies en analyse des discours et des interactions ?

Que peut-on retenir de cette présentation forcément très limitée de la MDA et d'autres approches qui redessinent aujourd'hui les contours de l'analyse des interactions ? Tout d'abord, il me semble que ces approches ont pour premier point commun que plutôt que de se focaliser sur l'analyse seule des productions verbales, elles adoptent par rapport à celle-ci une perspective « en surplomb », « vue du ciel ». Elles visent moins à étudier les productions en elles-mêmes que les liens que celles-ci entretiennent avec d'autres réalités : actions, corps, techniques, espace, regards. Ce faisant, ces approches cherchent à garder vivante la complexité des interactions sociales et à ne pas les réduire cette complexité à quelques ingrédients statiques. C'est une vision fondamentalement plus écologique du discours qui se donne ainsi avoir. Par ailleurs, ces nouvelles approches tendent aussi à adopter une posture critique à l'égard de cadres et de théorisations antérieurement davantage logocentriques, synchroniques, statiques, micro, monodisciplinaires, a-critiques ou égocéphalocentriques.

Enfin, plus largement¹, en invitant à une démarche qui engage à repenser la contribution des *realia* (réalités corporelles, objectales, environnementales), des médiations (artefacts, outils, supports, représentations) et des productions verbales (textes, discours, énoncés, interactions) à l'action sociale, elles permettent de mieux rendre compte de réalités sociales aujourd'hui bien différentes de celles des années soixante : plus complexes, multiples et fluides. Avec ces changements, c'est tout un programme de recherche qui se dessine. Il devrait tenir encore longtemps en haleine ceux qui s'intéressent aux interactions et aux rôles qu'elles peuvent jouer dans la dynamique des transformations sociales.

Bibliographie

- Atkinson, D. (2010), Extended, Embodied Cognition and Second Language Acquisition. *Applied Linguistics* 31/5, 599-622.
 Birdwhistell, R. L. (1970), *Kinesics and Context. Essays on Body Motion Communication*. Philadelphia : University of Philadelphia Press.

¹ Et pour reprendre les termes du texte de cadrage rédigé par M.-A. Paveau pour ce numéro.

- Blommaert, J. (2009), Language, Asylum, and the National Order. *Current Anthropology*, 50 (4), 415-425.
 Blommaert, J. (2010), « Historical bodies and historical space ». *Working papers in Urban language and Literacies*, Paper 57, 1-12.
 Bourdieu, P. (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de trois études d'ethnologie kabyle. Genève : Droz.
 Collins, J., Slembrouck, S. & Baynham, M. (2009) (Eds), *Globalization and language in contact. Scale, migration and communicative practices*. Londres & New York : Continuum.
 de Saint-Georges, I. (2004), « Actions, médiations et interactions : une approche multimodale du travail sur un chantier ». *Cahiers de linguistique française*, 26, 321-342.
 de Saint-Georges, I. (2008), « La multimodalité et ses ressources pour l'enseignement – apprentissage ». In L. Filliettaz, I. de Saint-Georges & B. Duc, « *Vos mains sont intelligentes !* » ; *Interactions en formation professionnelle initiale*, Université de Genève : Cahiers de la Section des Sciences de l'éducation, 117, 117-158.
 de Saint-Georges, I. (2010), « Usage des objets et transformation des compétences en formation professionnelle initiale : Une trajectoire de « mise en objet » dans l'atelier d'assemblage des matériaux ». In D. Adé & I. de Saint-Georges (Eds.), *Les objets dans la formation et l'apprentissage : usages, rôles et significations*. Toulouse : Octarès.
 de Saint-Georges, I. & Filliettaz, L. (2008), « Situated trajectories of learning in vocational training interactions ». *European Journal of Psychology of Education*, XXIII, 2, 213-233.
 Duc, B. (2012), « Transition de l'école au monde du travail : accompagnement, trajectoire de participation et interactions en formation professionnelle initiale ». In F. Picard & J. Masdonati (Eds). *Les parcours scolaires et professionnels des jeunes*, Québec : Presses universitaires de Laval, 183-224.
 Filliettaz, L., de Saint-Georges, I., & Duc, B. (2010), « Reformulation, ré-semiotisation et trajectoires d'apprentissage en formation professionnelle initiale : le cas de l'enseignement du giclage du mortier en maçonnerie ». In A. Rabatel (Ed.), *Les reformulations dans des situations pluri-sémiotiques, en contexte didactique*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 283-305.
 Fortin, S. (2010), (Dir.). *Danse et Santé : Du corps intime au corps social*. Québec : Presses de l'Université de Québec.
 Fortin, S., Vieira, A. & Tremblay M. (2010), « Expérience corporelle des discours de la danse et de l'éducation somatique ». In S. Fortin (Dir.). *Danse et Santé : Du corps intime au corps social*, Québec : Presses de l'Université de Québec, 115-139.
 Garfinkel, H. (1973 [1959]), « Aspects of the problem of common sense knowledge of social structure ». *Transactions of the Fourth World Congress of Sociology* 4, 51-65.
 Goffman, E. (1971), *Relations in Public : Microstudies of the Public Order*. New York : Basic Books.